

Un intérieur chaleureux

On voit la pièce à tout faire, on peut parler comme ça, puisque non seulement on y mange, mais qu'aussi l'on y dort. Et la pièce, parce que nous sommes, non pas tout à fait dans un chalet traditionnel, avec des murs en pierre et chaux, mais dans une bâtisse où le bois domine du bas en haut, elle est justement toute en bois. Ce qui fait craindre, avec la cuisinière qui se trouve juste à côté, dans une autre pièce, que l'on y fiche le feu. Et même plus encore peut-être, avec le petit fourneau que l'on a ici, mais celui-là rien que pour chauffer. Car dans la montagne, cette crainte de l'incendie, elle est de toujours, elle vous colle à la peau. Et même quand vous êtes redescendus en plaine, une fois la saison accomplie, vous ne pouvez manquer de vous dire parfois :

- Et si le chalet brûlait en mon absence.



Et rien que cette perspective, momentanément il est vrai, vous rend tout drôle, comme si vous aviez tout d'un coup le ventre collé à l'échine, une sorte de peur subite que votre vieux chalet, là-haut, il n'ait passé par les flammes, où qu'il soit justement en train de brûler et que vous vous preniez à voir soudain qu'il y a du côté où vous savez qu'il est, comme une lueur et une fumée qui grimpe à l'assaut des montagnes. L'horreur. Ce genre de truc qui vous broie un homme. Et qui vous fait comprendre dans votre chair elle-même, que vous préféreriez

que ce soit vous qui vous vous en alliez, plutôt que le vieux chalet. Car vous, vous n'êtes qu'un homme, et des hommes, il y en a suffisamment sur la terre pour que l'on puisse considérer que la disparition d'un seul ne soit pas un drame. Et surtout qu'ici cet homme, c'est vous. Et que ce vous, il est vraiment de peu d'importance, à tel point que parfois, dans votre propre carcasse, vous vous demandez si vous existez vraiment, oui ou non, ou si au contraire votre vie, ce n'est qu'une sorte de parenthèse insignifiante dans le temps. Et celle-ci en plus tout à fait incompréhensible.

Mais voilà, la vie est ainsi faite que l'on ne peut pas toujours penser au malheur, et qu'avec les activités qu'il y a, on oublie ses pensées noires et l'on va de l'avant, c'est-à-dire que l'on enchâsse les jours les uns dans les autres, ou les uns après les autres, sans qu'il ne se passe rien. Et qu'il ne se passe rien, que votre vie soit si monotone, ce n'est pas un mal, au contraire, un bien, puisque vous détestez les choses qui changent trop vite, ou ces événements qui soudain vous mettent hors de vous.

Là-haut...

Là-haut, on voit la chambre toute en bois, avec le lit dans un coin, que l'on n'a pas fait, l'oreiller gros et bouffant dominant le tout. Et pas loin la table où l'on mange, avec encore les services du déjeuner, parce que soudain il a fallu tout quitter pour aller séparer deux vaches qui se battaient à proximité du chalet et qu'elles allaient finir par s'estropier, ces charognes de bêtes.

On met un banc de chaque côté de la table. Et sur le fourneau qu'il y a là, mais celui-ci seulement pour chauffer la pièce quand il fait froid, il reste la cafetière. Ils prendront donc le café tout à l'heure, quand ils seront rentrés.

Ce qui retient pourtant dans cette pièce toute en bois, plus que le mobilier lui-même, ce sont deux choses. La première est la lumière. Celle-ci provient d'une grande fenêtre qui donne au levant. Elle inonde la table, la lumière, presque trop vive aujourd'hui, alors qu'il y a grand soleil dehors et pas un seul nuage dans le ciel. Et lui donnant tant de jour, à cette table, que l'on n'est plus capable de voir ce qui est disposé sur son plateau. Et cette même lumière, elle inonde aussi le bois du lit. Elle est blanche, c'est celle du grand matin. Elle donne à cette pièce une chaleur visuelle et un bien être qu'elle offre à pleines brassées, si l'on peut s'exprimer ainsi, aux utilisateurs du chalet. Ceux-là même qu'on pourrait croire heureux rien qu'à cause de cette situation de parfaite luminosité. Mais sait-on ce que charrient les hommes, toujours à vouloir se donner du souci aussitôt qu'ils pourraient être un tantinet heureux.

La lumière donc, et puis aussi l'ambiance. Formidable celle-ci, qui fait que vous ne pouvez que croire qu'ici, et quelque soit le temps qu'il puisse faire dehors, gris, noir, qu'il y ait la nuit, le vent, la pluie ou même parfois la neige en fin de saison, vous serez toujours bien. Ce n'est plus ainsi qu'une pièce quelconque, mais un refuge, où vous n'avez pas seulement cette chose formidable qu'elle vous offre le gîte et le couvert, mais aussi la sécurité. Et celle-ci, si l'on veut vivre, elle est indispensable. Sécurité du bois, sécurité dans

la manière dont les sons ici, c'est-à-dire ceux du feu quand il y a des bûches qui brûlent dans le foyer, ce fourneau là, c'est une pipe, et ceux qu'offrent les conversations des hommes, se propageant, jamais agressifs, au contraire, rendus plus doux et plus paisible par le bois qui a un pouvoir dont on s'étonne. Allez savoir pourquoi. Peut-être que cela se passe au niveau de la matière elle-même, des fibres, quelque chose du genre.

Et aux murs sont des tableaux que l'on met dans les chalets, qu'ils soient d'alpage ou d'habitations de ces hauteurs, c'est-à-dire souvent des scènes découpées. Il y a des artistes qui ne font que ça, des dames d'ordinaire, habiles patientes, et pleines d'imagination.

Et voilà, on va quitter cet endroit depuis où l'on a pu voir cette pièce peu ordinaire, rêver un peu, pour retourner bientôt, par la reprise de cette promenade destinée à nous conduire un peu partout sur ces hauteurs, à ces chemins qui nous promettent très certainement d'autres découvertes. Et celles-ci toutes plus intéressantes les unes que les autres. C'est que dans ce monde des chalets, nous autres, nous sommes parfaitement à l'aise. Et allez savoir pourquoi, puisqu'en réalité, nous ne l'avons jamais habité et que nous faisons rien que d'y passer à l'occasion, quand il nous en prend l'envie, c'est-à-dire de temps à autre seulement, mais jamais par obligation.